

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 17 (1987)
Heft: 10

Artikel: Cora Vaucaire : reine de la chance intemporelle
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cora Vaucaire

Reine
de la
chanson
intemporelle

Il existe encore, à la lisière de Paris, des quartiers privilégiés qui échappent aux nuisances de l'incessant carrousel motorisé. Allez, par exemple, vous balader du côté de Neuilly. Vous verrez: on y respire bien sous la verdure qui étirent les façades et abrite des chemins secrets bordés de fleurs. Le temps a passé, le temps passe, rien ne change... ou si peu! Immeubles cossus, anciennes résidences, pavillons. Et, à l'endroit où nous sommes, une ferme transformée a donné son nom à la rue. Sans doute y entendait-on jadis le piaffement des chevaux et le bêlement des moutons. Sans doute y était-on réveillé par le chant du coq. Aujourd'hui, des chats y ont leur havre de prédilection. Une bonne fée les nourrit, les cajole. Fleurs, arbres et ronrons, c'est le plaisir. Mais derrière les murs gris de l'ancienne ferme existent d'autres réalités. Allons-y gaiement!

Une grande artiste, un talent qui ne se compare à aucun autre, une carrière bien typée et courageuse parce que menée sans l'aide de qui que ce soit; des voyages aux quatre coins du monde, des triomphes. Si les années se sont additionnées, la beauté est restée pour affronter ces lendemains couleur de pluie où le téléphone reste muet et où les galas s'espacent. C'est aussi cela une vie d'artiste. Et quelle vie que celle de Cora Vaucaire!



Colette est présente

Une robe blanche toute simple, pas de fards, une belle chevelure blond-roux et un sourire célèbre qui sait devenir mélancolique à l'évocation de réalités inéluctables parce que, n'est-ce pas... c'est la vie. Des livres partout, Zola, Rimbaud, Corneille, Baudelaire... Surprenant: une histoire monumentale des républiques italiennes. Tableaux, dessins, photos. Parmi elles, Colette. Et une impressionnante collection de figurines miniatures sous verre: soldats, scènes de la vie des rues, gare 1900, animaux. Le décor est paisible, coloré, d'un goût sans reproche, qui a bercé et continue de bercer les rêves de l'artiste, ses joies, ses enthousiasmes, ses paniques... «C'est une maison de famille. Mes grands-parents habitaient ici. J'y ai passé une partie de ma jeunesse...» Et c'est ici, en quelque sorte, le temple de la chanson intemporelle. Rappelez-vous certains titres: «Rue Saint-Vincent», «Trois petites notes», «Dis, quand reviendras-tu?», «Dans les prisons de Nantes», «La complainte de la Butte», des dizaines d'autres, et ces «Feuilles mortes» (Prévert et Cosma) qu'elle créa, formidable succès mondial depuis des décennies. Aucune n'a vieilli. Un confrère qui en connaît un

bout a dit de l'artiste qu'«elle est à la chanson ce que l'ébénisterie est à la menuiserie». C'est ma foi vrai. Cora Vaucaire – elle fait plus que chanter, elle **interprète** – est d'accord et constate non sans mélancolie: «La chanson est morte pour un bout de temps. Sans **interprète** il n'y a plus de chanson. La chanson, c'est de l'artisanat. Dans ce mot, il y a «art». Le reste est utilitaire.»

Le texte, la mélodie

Même assise sur son lit-divan dans un salon où les persiennes mi-closes retiennent la chaleur et filtrent la lumière, quelle vie, quel charme! Les mains surtout, qui soulignent les mots et annoncent la suite; petites, fines, longues.

– Vous attachez autant d'importance au texte qu'à la mélodie. Et pourtant, vous vous considérez comme une chanteuse populaire... et vous aimez à le dire.

– Le texte fait connaître la chanson; la musique en fait la durée. J'ai ressuscité la chanson ancienne. J'ai fait beaucoup de radio. J'ai dû chercher, chercher. L'aboutissement est que ça devient classique. Dans la chanson, on retrouve ce qui s'est passé au cours des décennies, des siècles. A mes dé-

buts, on m'a dit que je ne ferais pas une chanteuse populaire. Pour moi, populaire veut dire **pour le peuple**. Avec une étiquette de qualité. Mon répertoire ne comporte aucune chanson qui ne puisse être comprise. J'y suis tenue par mon physique, ma voix. Je choisis bien. Il faut se sentir à l'aise dans la chanson. Et mes chansons, je les joue...

«Je continue, bien sûr. Mais il faut passer à la TV, sinon on est fichu. Or, la TV, c'est trop souvent la violence. Décourageant! Pour une émission, on m'a refusé un piano. Je n'avais nul besoin d'un grand orchestre avec chœur. Alors j'ai renoncé. Et j'ai compris que je n'aurais jamais l'immense public. J'en suis ravie. Il existe des gens pour qui je ne tiens pas à chanter. Je ne voudrais pas être aimée par des gens que je n'aimerais pas. On ne s'invente pas. J'ai le goût de la conversation. Il m'arrive de m'arrêter net!»

Les déceptions de la jeunesse

– Vous vouliez être comédienne...
– J'ai d'abord voulu être danseuse. J'avais été fascinée par une petite en tutu qui faisait des pointes. Mes parents ne l'ont pas permis. Ils voulaient me marier... Je suis née à Marseille. Mes origines sont bretonnes. Mon





père était capitaine au long cours. Toute petite, j'ai connu la pension. Puis je suis allée chez les sœurs. On me baignait avec une chemise. Je sens toujours l'odeur de la sainteté... En pension, ma sœur et moi vivions avec une gouvernante, une cuisinière et un perroquet qui répondait. Un calvaire; je me laissais mourir. A 15 ans, j'ai quitté Marseille et je suis venue ici chez mes grands-parents. Je me suis inscrite au Conservatoire. Un mot m'obsédait, me terrifiait: pensionnaire, devenir pensionnaire de la Comédie-Française. Alors en pleine déclamation de Beaumarchais, au concours, j'ai tout plaqué, noyée dans mes sanglots. Par contre, j'ai gagné le concours de chant. Une petite boîte m'a engagée. Ainsi s'est décidée ma destinée. J'avais compris que jamais je ne jouerais parce que je ne serais qu'une comédienne de plus, mais pas celle que je voulais être. La chanson avait gagné! Peu à peu, de salle en salle, de cabaret en cabaret, j'ai avancé. Les galas ont suivi, les tournées jusqu'au Japon.

– Quand je chante quarante chansons, avez-vous dit, j'interprète quarante pièces de théâtre...

– Oui, mais je n'ai guère de mémoire et il m'arrive de transformer mes chansons. Quand j'entre en scène, j'ai peur, un trac terrible, mais je suis libre. Libre de chanter et de choisir. J'ai souvent chanté à la carte, après un petit canevas, quelques chansons demandées par le public. Surtout à mes débuts, j'ai toujours été protégée, non

par des imprésarios, mais par des entraîneuses et des putes. Pour elles, j'étais le Petit Prince. La radio m'a de plus en plus occupée. Un jour, me produisant dans une salle très connue de Saint-Germain-des-Prés, quelques artistes m'ont demandé pourquoi je n'étais pas payée comme une vedette. On me payait pour trois chansons et j'en interprétais quinze. J'avais mon public, il était nombreux. Je suis quand même partie... Je suis comme une ardoise magique, je m'efface au fur et à mesure...

Mon ami Gilles

– J'ai été engagée par Gilles et c'est chez lui que, pour la première fois, j'ai passé devant la presse. J'y suis restée des années. J'ai chanté chez Gilles à Paris et à Lausanne, au «Coup de Soleil».

A cette évocation, le visage de Cora Vaucaire s'éclaire. «Gilles, c'était quelqu'un! Quel talent, quelle loyauté!»

Puis, sur le ton de la confiance: «J'ai toujours suivi ma ligne. Il m'est impossible d'agir autrement. Il faut des dons. Je ne pourrais pas entrer dans une usine et travailler à la chaîne. Là aussi il faut des dons. Mais je pourrais passer des aspirateurs, la nuit, parce qu'il n'y aurait personne. En moi, il y a deux femmes: la timide, celle qui a peur du monde, très introvertie, cachée, et l'autre, celle qui va au théâtre très tôt, qui marche dans les coulisses, qui arpente la scène, traînant sa panique avec elle... Je suis pleinement consciente que quand les gens vous aiment, la responsabilité est plus grande. Sur une scène, je n'entends que les silences. On est comme propulsé, on ne peut échapper. Le silence prouve que quelque chose passe: c'est de la magie. Les moments de communion sont les plus rares. En vieillissant, on dédramatise certaines choses. C'est plus profond. Quand on est jeune, on est excessif.

«Chaque jour est un combat. La difficulté est une nécessité dans ce métier. Chaplin n'aurait pas été Chaplin s'il avait toujours été riche. Actuellement, j'ai peur qu'on me demande et j'ai peur qu'on ne me demande plus. Mais il n'y a pas de relève... Je chante encore, mais sans ouverture à la TV ça se fera toujours plus rare. Et s'il n'y a plus d'interprètes, il n'y a plus d'auteurs. Je suis un peu accablée. Le chômage augmente chaque jour. Je n'écoute plus les informations. On achète des machines qui font le travail

de cinquante ouvriers. L'homme a trouvé le moyen de se détruire. On a enlevé l'espérance aux jeunes. Je n'approuve pas la drogue, loin de là, mais je comprends. Le monde a changé trop vite. Icare a fait rêver les hommes pendant des millénaires. Du jour où le premier homme volant a réussi à s'arracher à la terre, au Concorde, il y a à peine plus d'un siècle. Il n'y a pas si longtemps qu'un simple robinet crachant de l'eau était miraculeux. On vivait alors à un rythme humain. Aujourd'hui... songez par exemple aux somptueux buffets des clubs de vacances ou des croisières, ployant sous les victuailles. Les deux tiers de ces nourritures sont jetés à la mer alors que des enfants meurent de faim...

– Vous protégez les animaux. Vous avez eu jusqu'à dix-sept chats...

– Il m'en reste douze. Je les adore. Les voisins qui partent en vacances me collent les leurs. Le chat, c'est le charme, la grâce... Il semble bien que le charme ait tendance à disparaître de nos jours...

Une maison grise, une dame en blanc dans le jardin aux herbes folles. Des centaines de chansons mènent la farandole autour d'elle, et on croit entendre fredonner: «Tu es notre meilleure ambassadrice. Reste avec nous!»

Georges Gygax

Photos: Yves Debraine

